

Prologue

« Qui vous a dit qu'un poisson rouge n'avait pas de mémoire ? Je t'en ficherais, moi, de la mémoire de poisson rouge. On entend tout ici, et on retient davantage, dans le murmure de la mer. Enfin, ils nous font croire que c'est la mer, mais on voit très bien qu'il n'y a pas assez de vagues et pas assez de sel, dans leur bouillasse. On ne se lasse jamais de rêver. L'espoir fait vivre, dit-on. Certes, quand on est un poisson rouge, on n'est pas censé espérer. C'est même pour ça qu'on supporte de tourner toute la journée dans un bocal et qu'on accepte de prendre un bassin de dix mètres carrés pour un coin de mer. Pour leur faire plaisir.

Toujours se souvenir des bonnes choses. Cela ne tient plus vraiment du souvenir, ici, mais plutôt de l'éternel retour. C'est Nietzsche qui disait ça, qu'il fallait aimer sa vie au point de bien vouloir la revivre du début à la fin, sans changements, sans lacunes et sans ajouts. C'est bien ce que fait un poisson rouge, non ? En passant tous les jours par les mêmes chemins... On n'a pas peur du retour du même. De temps à autre, le visage d'un enfant vient nous surprendre,

affalé sur la vitre. Mais au fond c'est toujours un peu pareil. La surprise n'en est plus une, à la fin.

Ce qui est vraiment surprenant, ce sont les discussions des gens, leurs histoires. Elles sont toujours mouvantes. Quel dommage que personne n'ait pensé à inventer des stylos étanches ! J'aurais aimé tenir un carnet et écrire mes mémoires. Pas les mémoires de ma vie, celles de la vie des autres, pour qu'elles ne tombent pas dans l'oubli. L'une des histoires les plus étonnantes, ou celle du moins qui m'avait le plus marqué, parce qu'elle me concerne directement, était celle d'un homme qui était tombé amoureux de ses poissons rouges, et d'un poisson en particulier. Alors certes, je l'ai déjà dit, nous ne sommes pas à plaindre, dans cet aquarium, nous sommes bien nourris et même adulés, et on vient nous voir comme l'Atlantique, mais de là à dire que quelqu'un est déjà tombé amoureux de moi, ce serait pousser un peu trop le bouchon. C'est l'expression qu'emploient les humains. Et « pousser un peu trop le bouchon », c'est se heurter à l'invraisemblable.

Première partie

1

Il en va de la vie comme d'un moulin à vent, dans un pré résonnant de silence. L'étreinte est nulle. Le moulin redouble d'effort. Sombre manège de l'enfant triste qui n'attrape jamais le pompon. Une mélodie du passé, parfois, fend la consternation du ciel. Elle finit même par s'éventer, la vie, elle *tourne*, tel un vin que l'on croyait vieillir meilleur et qui finalement nous déçoit.

Alors vous vous placez face à ce papillon sauvage et vous observez le fou mouvement des ailes prêtes à tomber tellement elles en brassent, du vent, tellement elles en embrassent, de l'air et des oiseaux qui viennent s'arracher les plumes. Et pour les suivre, ces ailes, vous faites des ronds avec votre tête mais la terre n'en paraît pas plus ronde et n'en paraît pas plus tourner. Puis, tout à coup, devant ce tourbillon de plumes, il vous vient une idée extraordinaire : et si on

arrêtait la machine, en mettant un doigt dans l'engrenage ? Est-ce que le ciel basculerait ? Est-ce que le papillon nous emporterait sur ses ailes ? On aurait sans cesse l'impression de toucher le ciel, quand, toutes les trente secondes, la toupie nous hisserait vers le haut, avant de retomber en un souffle. Comme un supplice de Tantale. Le supplice d'un homme qui veut vivre au-dessus de ses moyens.

« C'est fou ce que ça tourne un poisson », a commenté un jour mon père, alors que je me tenais à côté du bocal. « Comme un disque. Comme un vinyle. » Je me suis demandé s'il allait continuer à chercher tous les noms d'objets qui tournent mais finalement il en est resté là. Sauf qu'un jour il en a eu marre d'entendre toujours la même chanson. « Ça rend fou ! », a-t-il hurlé en regardant l'aquarium et moi assis à côté. Ses cheveux s'étaient dressés sur sa tête, contestant par leur verticalité le mouvement circulaire des poissons dans l'eau. « On a envie de les crever un par un ! » Ça aurait fait beaucoup de fumée rouge, des poissons crevés, pensais-je, un feu d'artifice dans l'eau. Il y avait Lucky, Ricky et Mickie. Selon Papa, Mickie était de loin la plus jolie.

« Et puis ils sont pas crevés à tourner toute la journée dans leur bocal ? Ça se fatigue jamais un poisson, peut-être ? » C'était la première fois que je voyais mon père aussi énervé. Ce fut aussi la première énigme sérieuse et véritablement existentielle qui se présenta à moi : véritablement existentielle, car la survie de trois rougeauds en dépendait.

Mon père épluchait les solutions : fallait-il détruire le bocal et laisser gémir Lucky, Ricky et Mickie sur le carrelage ? Mais il y avait Mickie... Fallait-il inventer

une machine pour les immobiliser dans l'eau ? On pouvait aussi les placer dans des tubes de laboratoire. La situation avait beau être retournée dans tous les sens comme un Rubik's Cube, mon père parvenait toujours à la même issue : la mort. Ce n'était pas possible, Mickie était vraiment trop charmante. Et si on la séparait de ses compagnons, elle mourrait d'ennui et de chagrin. « Et toi, tu mourrais de chagrin sans moi ? », a demandé ma mère à papa. Celui-ci était trop préoccupé pour répondre. Tous deux mouraient de jalousie. Au fond, mon père aurait bien jeté Lucky et Ricky par-dessus bord, et ma mère tout le bocal.

« Mais qu'est-ce que tu as avec ces poissons ? », s'est emportée ma mère au dîner. J'avais treize ans, déjà treize dents, et déjà pas mal tourné. Mon père lui expliqua : « Ils tournent trop. En plus, ils lui tournent autour !

— Mais bon sang, Jean, il faut changer de bocal ! Heureusement que la famille compte une architecte ! »

Ma mère avait eu l'idée fabuleuse de choisir une autre forme de bocal : un bocal carré, ou rectangulaire. Mon père a dit qu'il aimait les fronts larges, parce qu'ils avaient plus de chance de contenir un gros cerveau, alors ils ont choisi le rectangulaire. Les poissons, désormais, faisaient des longueurs dans l'aquarium comme des nageurs de haut vol. L'entraînement ne s'arrêtait jamais. On n'avait même pas le temps de fermer les yeux. Un instant, mon père soupira d'aise, satisfait : « Voilà, j'aime quand ça file droit. » Avant de s'effarer : « Mais, chérie, les poissons font seulement des allers-retours ! » Mon père n'aurait jamais pu être supporter d'une équipe de foot.

J'ai mis longtemps à comprendre que ce que voyait mon père dans le bocal, c'était moi. Quelqu'un qui tournait en rond sans aller nulle part. Quelqu'un à qui on n'avait même pas donné un nom. Je m'appelais JB. J et B, c'était les deux points d'une ligne droite et tout le monde sait qu'une ligne droite s'étend à l'infini. Elle se contente d'avancer. Mon père aurait bien voulu que je trouve un port, mais c'était trop tôt pour moi. Même mon prénom n'allait pas jusqu'au bout : JB. JB, c'est un prénom éreinté, c'est comme faire semblant de vouloir donner deux noms sans finalement en donner aucun.

Pourtant un nom peut tout changer. Est-ce que j'aurais pu crier du haut d'une montagne : « Falaise intrépide, mon nom est JB » ? Est-ce que j'aurais pu devenir président de la République ? « Monsieur le président JB est avec nous en ce jour pour nous parler des lettres de l'alphabet et de la réforme concernant son apprentissage en CP et en CE1. » Autant devenir ministre de l'Éducation ! J'aurais pu honorer la longue tradition qui consiste à changer tous les ans l'appellation des « Sciences et vie de la terre » en SVT, Sciences Nat, SVVT (« Sciences véritables de la vie de la terre »). J'aurais été parfait en directeur d'école, aussi : « Les CP ! Les CP ! On appelle les CP ! », puis : « Les CE1A ! Les CE1A ! Les CM2F ! » Et plus vous montez dans le système éducatif français, plus c'est compliqué. Les gens ont l'air d'avoir peur de perdre leur salive en prononçant les mots entiers.

Mes copains à l'école, en revanche, ne se gênaient pas pour remplir d'idées les lacunes de mon prénom. Les plus littéraires me surnommèrent « Gibet ». Je mis un certain temps à comprendre la blague, pensant

d'abord que leur accent du Sud déformait la prononciation. Quand l'ensemble de la classe eut vent de la signification du mot gibet, certains plaisantèrent : « Gibet, on joue au cadavre exquis ? » Les plus catholiques pensèrent immédiatement au supplice de la croix : « Eh, J.-C. ! Ah non, J.-C. c'est Jésus-Christ ! Tes parents se sont trompés de lettre ! Jean Borgne ! Jean Brie ! Jean Bredouille ! Joe la Bosse ! T'as les lettres qui pendent ! » Et la classe rigolait et dessinait au tableau une potence. Ce qui pendait surtout sur cette potence, c'était mon identité ; jamais la même dans toutes les bouches. Je me sentais disloqué, comme ces deux lettres séparées et jamais réunies de mon prénom. Comme un pantin dont le maître aurait perdu le fil. J'étais amputé d'une voyelle. Et pourquoi mes parents n'avaient-ils pas choisi Job, par exemple ? J'aurais préféré être le Job de la Bible, à qui Dieu retire tout pour le mettre à l'épreuve, plutôt qu'un faux Christ. Il ne manquait qu'un « o ». Même « Jib », ou « Jab », comme « j'habite quelque part », au lieu de se sentir perdu entre deux consonnes.

JB, lui, il ne pouvait pas devenir grand-chose. C'était une toute petite existence. Il faut croire que « qui se ressemble s'assemble », car je n'ai rencontré dans ma vie que noms difformes, amputés, broyés, qui avaient échappé au dictionnaire.

2

Dès douze ans, je devins gladiateur : *JB le gladiateur*. Je luttais contre des exercices scolaires bien trop durs pour moi.

À une nature qui n'avait pas été clémente, mon père ripostait par des entraînements acharnés. Chaque jour, j'entrais dans une arène semée de chiffres et de lettres. Je devais me comporter en héros, endosser le même et unique déguisement. Les jours se succédèrent dans leur hostilité, alignés comme des cartes où il n'y avait pas de trèfle et où je finissais toujours en as de pique. Les souris ont dû grignoter les extrémités des cartes car les chiffres se confondaient dans ma tête, le huit avec le neuf, le neuf avec le zéro, et de plus en plus à mesure que je les calculais... Ils étaient vains, ces chiffres, vidés de leur substance comme l'est le zéro en son milieu.

À la suite de cet entraînement, ma chambre empestait le papier. J'aurais voulu installer un feu de cheminée pour faire griller quelques pages au barbecue. Au moins, j'en aurais retenu quelque chose, quelque chose de consistant.

Tous les soirs, sur le chemin de l'école, je devais réciter les tables. Mon père rusait : « Tu as quatre arbres devant toi. Imagine que tu veux en avoir trois fois plus. Ça fait combien ?

— Mais on ne saurait pas où les mettre, les arbres !

— C'est l'espace vert, mon fils, c'est très important l'espace vert, tout le monde sait ça ! » Et il se lançait dans une leçon de SVT sur le dioxyde de carbone et le dioxygène.

Quand j'arrivais à la maison, l'affiche des tables de multiplication me sautait à la figure. Chaque fois que je voulais sortir, je devais choisir une table au hasard et la lire à voix haute. Elles étaient accrochées dans toute la maison, sur le frigo, dans les toilettes, sur la porte de la cuisine... La plupart des enfants se baignent avec des canards en plastique ou des bateaux pirates. N'ayant pas joui d'une enfance si heureuse, j'avais un livre de maths pour livre de bain. Un livre étanche avec des chiffres écrits en grosses taches roses.

Un jour, mon père colla les tables de multiplication sur la télévision. Ma mère protesta parce qu'on ne voyait plus l'écran, du coup il jeta la télévision et garda les tables... Mon traumatisme allait si loin que lorsque ma mère criait « à table », je me réfugiais sous le bureau. J'en passais, du temps sous le bureau...

Après le chemin de retour de l'école, il y avait le goûter. Alors, on faisait de l'anglais. « *A cheese !* », s'exaltait mon père. « *A cauliflower !* » Cela aboutissait, vous vous en doutez bien, à manger pratiquement n'importe quoi. Du chou-fleur, du camembert, des betteraves... *Beetroot*, je m'en souviens encore de celui-là, car si j'oubliais un nom on mangeait la

même chose au goûter suivant, ce qui me poussa à devenir vite incollable sur tous les noms de légumes.

Un jour, dans sa fureur pédagogique, mon père oublia que j'étais allergique aux cacahuètes. Il acheta du beurre de cacahuètes pour avoir le plaisir de crier « *peanut butter !* » Les fantaisies culinaires ont fini en urticaire géante. Ce fut l'élément déclencheur d'une dispute atomique entre mes parents. Je n'irai pas jusqu'à dire que ma mère était indulgente. Elle était philosophe, voilà tout. Mon père, quant à lui, manquait cruellement de lucidité.

« Ouvre les yeux, Jean, l'école ce n'est pas son truc, dit ma mère.

— Mais alors, c'est quoi, *son truc* ? », demanda mon père énervé. Ce qui est remarquable avec les parents, c'est qu'il faut toujours que leurs enfants aient « un truc ». Comme si ça ne suffisait pas d'exister...

« Écoute, c'est très important que ce petit sache commander du fromage s'il va en Angleterre, se défendit mon père.

— Mais chéri, en Angleterre ils n'ont pas de fromages ! Enfin si, le *cheese*, voilà, ils ont le *cheese* ! Il sait dire *cheese* et c'est bon ! Pas besoin de décliner les fromages ! »

Elle avait l'air exaspérée. Mon père rétorqua que je n'allais nulle part, et que dans ces cas-là il valait mieux aller trop loin pour compenser. C'était mathématique.

« Écoute, Jean, il faut te faire une raison. Notre fils n'est pas fait pour les études. »

À ces mots, mon père redressa la tête à la manière de Napoléon. Il rejeta son écharpe sur son épaule

droite et se frappa la poitrine à la manière des grands romantiques.

« Bérénice, dit-il... Notre fils est un prodige ; il a du génie en lui, un génie non révélé. Le temps des roses viendra.

— Et pourquoi pas des lauriers ? » se moqua ma mère.

Il ne restait plus, selon mon père, qu'à arroser au bon endroit la petite graine pour qu'elle se développât. L'image était trop belle, ma mère en perdit ses mots. Elle lui demanda de lui passer l'arrosoir.

Il a continué à arroser la graine (même que la tuyauterie a pété), mais au printemps de mes quatorze ans, il n'y avait toujours pas de fleur.

3

Mon père ne fut pas le seul à s'apercevoir que sous mes pieds le gazon ne poussait pas très bien, dans un petit monde où les enfants brillent et grandissent vite. L'un de mes meilleurs souvenirs d'enfance reste celui des dîners d'architectes. Imaginez-vous l'émerveillement d'un gosse qui ouvre les portes d'un cabinet de curiosités, ou alors de la Cabane de Ben exposée au Centre Pompidou, avec tous ses bibelots étranges et mystiques. Les dîners d'archi me faisaient le même effet, sauf que les curiosités, c'était les gens, ou plus précisément les collègues de ma mère.

Mon père accompagnait toujours sa femme fièrement, le menton haut et paré de son plus beau costume. Il prenait soin, avant chaque dîner, de s'informer des dernières créations. Ou plus exactement, des dernières idées, car créer était devenu ringard et l'on pensait plus qu'on ne créait, dans ce milieu de chapeaux à plumes, car il était plus aisé de parler à un dîner d'un projet d'œuvre (souvent irréalisable) que de la faire construire véritablement. Il complimentait ensuite, avec technique et précision : « On m'a parlé de votre projet d'ériger des barres de fer

sur la place de la République. Je trouve l'idée fort ingénieuse et fort instructive.

— Oui, voyez-vous, cher monsieur, répondait l'architecte, il s'agit de sensibiliser les gens aux méfaits de la prison. On leur donne la sensation d'être « derrière les barreaux », comme on dit. Et où qu'ils aillent sur la place, peu importe le chemin qu'ils prendront, ils seront toujours confrontés aux barres de fer. On cherche à créer l'impression de l'enfermement, cette asphyxie grisaille. Et ceci dans l'espoir qu'un jour, peut-être, la prison disparaîtra de la société. Il faut cesser de rejeter les problèmes aux portes de nos villes, monsieur ! Il faut les mettre dans la ville, au cœur de la ville ! »

C'était, m'expliqua ma mère, de l'art conceptuel. C'est-à-dire que l'idée comptait plus que l'apparence. Le lendemain, je demandai à tous mes camarades de me prêter leurs livres et je plaçai des manuels scolaires partout dans la cour de récréation. Quand la directrice me demanda de m'expliquer, je lui répondis : « C'est pour sensibiliser à la surabondance des livres à lire à l'école, madame. C'est de l'art conceptuel. » La directrice resta bouche bée. Elle n'eut sans doute pas le cœur de briser mes élans créateurs, car elle se retint de me punir et convoqua simplement mes parents. On ne m'emmena plus aux dîners d'architectes. Je le déplorais sincèrement, pour une fois que quelque chose me parlait. Toutefois, telle n'est pas la raison pour laquelle on ne m'y emmena plus.

À côté du buffet recouvert de petits fours, un homme ventripotent, vêtu avec une élégance décontractée d'un pantalon de lin beige, d'une chemise blanche, d'une veste noire et d'une cravate à carreaux, dévorait goulûment les entremets qui disparaissaient dans sa bouche comme au fond d'une forêt. L'homme paraissait à sa place dans l'appartement luxueux qui recevait les invités, un vaste loft moderne au parquet verni où quelques poteaux éparpillés, peints en noir et blanc, séparaient les invités en groupes diffus. Des fauteuils roses design, profonds et sans accoudoirs, étaient regroupés dans le côté « lounge » de l'appartement, où l'hôte avait ajouté des poufs multicolores fluo pour que tous les invités puissent s'asseoir. L'autre côté de l'appartement était celui de la cuisine ouverte, où l'on avait posé au sol du carrelage blanc et noir motif « damier » pour faire écho aux couleurs des poteaux. L'hôte avait même prévu une attraction très distrayante pour la fin de la soirée, un jeu d'échecs géant où chacun serait un pion. Pour ce faire, il avait commandé à son menuisier personnel quatre pions géants en bois, un chevalier, une tour,

une reine et un roi, pour la déco, *afin de plonger les invités dans l'ambiance*. L'homme ventripotent, à qui sa haute taille et ses cheveux abondants pour sa cinquantaine d'années donnaient l'air imposant, s'était mis à côté de mon père, place stratégique pour le buffet et la conversation. « Et où en est votre fils, cher Jean ? demanda-t-il avec amabilité en soignant le ton.

— Il a quatorze ans, cher Paul, répondit mon père.

— Vous m'avez mal compris, reprit Paul en gloussant, je veux dire : où en est-il, que fait-il dans la vie ?

— Eh bien, pas grand-chose, comme on fait à quatorze ans.

— Je pense que vous sous-estimez fortement le potentiel des adolescents, cher ami, continua Paul d'un ton gonflé de reproches. Tout se joue très tôt, vous savez, très tôt, oserais-je dire, et il ne fait pas bon de perdre son temps de nos jours. La terre tourne plus vite, au jour d'aujourd'hui.

— Certes, peut-être qu'hier les choses étaient plus faciles, commenta mon père ironiquement.

— Tenez, notre Tristan par exemple, continua cher Paul sans s'interrompre, nous l'avons inscrit à un club de bridge, et il est déjà premier de sa promotion ! Le club s'appelle les *Bridgets Jones*, avec beaucoup d'humour ! »

Mon père reçut la nouvelle avec un sourire gêné.

Une amie de ma mère s'approcha : « Pour ma part, dit-elle, j'ai inscrit Jérôme aux Petits loulous du cinéma.

— Oh ! s'exclama Paul. Et pouvons-nous savoir en quoi consiste le concept ?

— Eh bien... expliqua Bristadelle, ils vont au cinéma.

— Oh ! Je vois, je vois.

— Voir des films d'auteur, attention ! précisa-t-elle le menton relevé. La dernière fois, notre Jérôme est allé voir l'histoire d'un homme qui rétrécit et se bat finalement avec une araignée, même qu'il n'en a pas dormi de la nuit !

— Vous voyez, vous devriez peut-être inscrire JB à un club de telle sorte, persista-t-il en suivant la route bien étroite de ses pensées. Lui trouver quelque chose, à ce petit...

— Lui trouver *quelque chose...* répéta mon père dans un murmure.

— Oui, Jean.

— Je crois, protesta mon père, qu'on a assez à faire à quatorze ans pour ne pas avoir besoin de passer son temps dans des clubs comme les adultes.

— Voyons, ne faites pas celui qui ne comprend pas, Jean ! Quelque chose de solide, je veux dire. L'heure est grave. Ce n'est pas en regardant des feuilles dans la cour que votre fils va réussir dans la vie. Tout le monde veut le meilleur pour ses enfants. Battez-vous pour le lui donner. »

Mon père rougit soudain, puis d'une voix plus forte demanda : « Pourquoi dites-vous donc que mon fils regarde des feuilles dans la cour ?

— Voyons, Jean, tout le monde le sait. Votre fils est un peu... C'est un original. La petite Solange a raconté qu'il regardait longuement les feuilles par terre pendant les récréations, et qu'il lui arrivait d'en ramasser, même... Il a un faible pour les feuilles rouges, paraît-il.

— C'est un contemplatif, me défendit mon père. Une vertu qui se perd, aujourd'hui. Et puis, tout le monde a le droit d'avoir un faible pour le rouge ! »

Il leur tourna le dos. Ils avaient haussé la voix, attirant ainsi l'attention des curieux. « Il est bien susceptible », expliqua Paul dans un geste de désinvolture.

Ce fut la fin des dîners d'architectes, et de toute autre occasion de parler de clubs juniors, de résultats scolaires, de prouesses juvéniles et de talents cachés. À partir de ce soir-là, mon père laissa aux autres le soin de me faire des reproches. Il reporta son attention sur les seules autres créatures vivantes qui peuplaient la maison : les poissons rouges.